

WATTEAU

le berger mélancolique.

Dans le château au vaste parc verdoyant de sveltes peupliers et d'ormes sombres, étagé en molles terrasses vers le cours flexueux de la Marne, à Nogent, voici deux siècles, trépassait, après une suprême quinte de toux qui creusa davantage ses yeux cernés de fièvre et amena un peu de sang tiède à ses lèvres décolorées, un petit peintre des Flandres, malingre, osseux, nerveux et phtisique. Il était venu chercher là dans ce paysage comme il les aimait à l'arrière-plan de ses tableaux, l'impossible guérison de sa poitrine délabrée. Et ni la saine odeur qui montait de la belle rivière lente et paresseuse, ni le clair soleil qui sous un ciel attiédi de juillet faisait se pâmer les roses des boulingrins, ni le vent léger qui arrivait de la campagne où des rustres moissonnaient et dont frissonnait l'herbe déjà un peu roussie des pelouses, n'avaient pu calmer ou rafraîchir la brûlure intérieure du malade. Malgré les soins attentifs des amis indulgents à son humeur, devenue difficile, le petit peintre achevait de mourir chaque jour auprès de M. Philippe Le Febvre, surintendant et contrôleur général des Menus Plaisirs de Sa Majesté et maître du vaste domaine hospitalier. Ainsi, impatient de l'espoir et du désir d'ailleurs insatisfaits de revoir Valenciennes, sa ville natale, s'éteignit, à l'écart du monde et presque méconnu de son époque indifférente, le plus sensible et le plus délicat des artistes de son temps : Antoine Watteau. Il avait trente-sept ans.

La vie ingrate et l'adversité avaient bien malmené l'âme tendre et le cœur mélancolique qui habitaient dans un corps chétif. Le destin sournois semblait s'être acharné, en maintes rencontres, contre la fortune et les ambitions de gloire de Watteau. Du moins lui avait-il été ménagé, aux étapes douloureuses de l'existence et à l'heure amère où se fermaient ses yeux éblouis de rêve, de consolantes et précieuses amitiés.

Pourtant, malgré l'apaisement final et l'affection de quelques-uns, malgré l'œuvre féconde et le génie, il ne faudra pas moins de cent cinquante ans ensuite pour éveiller les consciences distraites à l'admiration de Watteau et le situer à la place prépondérante qu'il occupe aujourd'hui dans l'histoire de l'art français.

Watteau, prince charmant de la féerie, évocateur des jardins somptueux où fusent, dans l'extase des clairs de lune, les jets d'eau crépusculaires, Watteau, animateur du songe, musicien élégiaque du silence, créateur d'ombres voluptueuses et bleues, nouant et dénouant leurs étreintes, parmi les frissons des brises et les bruissements des soies, dans les allées où rient les dieux champêtres de marbre blanc !

*Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses
Echangent des propos fades
Sous les ramures chanteuses.*

*C'est Tircis et c'est Amynte
Et c'est l'éternel Clitandre
Et c'est Damis qui pour mainte
Cruelle, fait maint vers tendre,*

tandis que jasant les mandolines sur le mode mineur. Et comme dira encore Verlaine :

Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur.

Surprises des psychologies, mystères et contradictions des atavismes. Le peintre des « Fêtes galantes » était le fils « d'un couvreur de tuiles » ; toutefois, l'artisan valenciennois son père, n'était point de si misérable condition que la légende s'est longtemps imaginée. L'homme, qui possédait « une maison, rue des Cardinaux, et une autre au pourtour de l'abbaye Saint-Jean » ; qui, dans les cortèges municipaux avait le pas « sur les maçons et même les orfèvres » et qui fut inhumé dans l'église Saint-Jacques, n'était ni un manant grossier, ni un pauvre, mais un maître en sa corporation. Et sa femme, Michelle Lardenois, fière et plantureuse flamande, possédait, outre son orgueilleuse beauté, quelque avoir et du bien au soleil.

L'enfant qui leur naquit, rue Verte, le 16 octobre 1684, Jean-Antoine Watteau, n'avait rien de la robuste constitution des siens. Maigrelet, de médiocre santé et rêveur, il fut tout de suite jugé inapte à prendre l'état paternel. Il n'aimait d'ailleurs rien tant que muser aux rives de la Rhonelle ou du vieil Escaut, sur les places et

carrefours, à écouter les cantilènes de l'eau et du vent, à observer les violoneux, les montreurs de marmottes et de singes habillés, les charlatans et vendeurs de vulnéraires qu'il s'essaya vite à dessiner. On crut voir là l'indice d'une vocation. Et il fut conduit chez un maître en l'art de peindre de la ville, Jacques Génin qui, « moyennant six livres tournois », l'admit dans sa « grande salle ».

Antoine demeure là peut-être trois ans, quatre peut-être, jusqu'au jour où on le retrouve cheminant par les routes de Flandre et de France démuné de hardes et d'argent, derrière un modeste décorateur de qui on n'a point retenu le nom et qui portait dans un bissac, ses pinceaux, ses couleurs et son quignon de pain.

Voilà comment Antoine Watteau, élève pauvre d'un maître inconnu, arrive à Paris. Il a pris la rude voie. Jeune, chétif, sans relations ni ressources, une fois son professeur retourné au pays, Jean-Antoine entre au service d'un marchand de tableaux qui l'exploite à faire des copies, lui donnant pour salaire un taudis minable et maigre pitance. Toujours vaillant et plein de foi, Watteau passe de là chez un autre marchand de Pont-Notre-Dame où une dizaine de garçons miteux fabriquent, en collaboration anonyme et par série, des tableaux de piété.

Jean-Antoine, qui a déjà beaucoup de savoir-faire, se spécialise dans les figures de Saint-Nicolas, « un saint très demandé », et dans la multiplication d'une vieille aux lunettes de Gérard Dow. Il arrive à si bien connaître ses deux sujets qu'il peut les répéter sans l'original. A cette époque, il gagne trois francs la semaine, plus une soupe. N'est-ce point là de quoi consoler les artistes d'aujourd'hui qui ont d'après débuts, cet exemple?

Watteau tient de sa race le courage et l'opiniâtreté. Tout fatigué par les longues séances de ces besognes infructueuses, il trouve moyen de travailler à son goût et pour soi-même, d'après nature. La malechance doit céder et cède en effet, devant sa tenacité généreuse. Tandis qu'il fréquente les boutiques des vendeurs à la mode, il rencontre Claude Gillot, peintre du Roy, qui le prend comme auxiliaire. Puis, c'est Audran, conservateur, ou comme on disait alors, concierge du Luxembourg, qui s'intéresse au jeune homme. Audran lui révèle Rubens à qui il voue un véritable culte et lui découvre les perspectives et le sens décoratif des longues drèves et des bosquets touffus des parcs et jardins dont il fera plus tard l'admirable arrière-plan de ses toiles.

A mesure que son talent s'affirme et s'affine, le mal latent en lui s'aggrave. Watteau devient d'un caractère chagrin. L'amertume de ses premières années perdues en travail de paria contribue sans doute à aigrir son naturel. Tous ceux qui l'ont beaucoup approché sont d'accord sur son humeur inégale. Gersaint, un intime et un fidèle, déclare l'artiste « bon mais difficile ami, misanthrope, malin et mordant ». Et M. de Julienne, qui fut peut-être de tous le plus dévoué, assure que Watteau « était souvent malaisé ». Il avait, en outre, la langue acerbe et la critique pointue. Les rebouteux apothicaires et médocastres du temps, les Purgons, les Misaubius impuissants à enrayer, par leur médecine empirique, la maladie qui minait le malheureux garçon, éprouvèrent sa verve sarcastique. Au surplus, soupçonnant qu'il n'avait que peu de jours à vivre, Watteau se montre de bonne heure peu endurant à l'endroit des disciplines de ses protecteurs. En tout cas, ses ruptures avec eux ne furent jamais complètement élucidées. Peut-être quitta-t-il ses maîtres parce qu'il se comprenait supérieur, peut-être tout bonnement parce qu'il voulait voyager, voir l'Italie surtout.

Le voici qui prend part aux concours de l'Académie. Il arrive que de bons juges se trompent sur de bons artistes. Watteau n'obtient qu'un second prix. Double déception ! Ne pouvant séjourner en Italie, il retourne à Valenciennes.

Lorsque le coche des Pays-Bas le ramène dans la ville dentellière, le peintre assiste à la retraite des armées, héroïques dans la défaite, que pourchassent les Impériaux. Et le voyage est heureux et profitable, puisqu'il en résulte quelques tableaux militaires qui découvrent une face nouvelle et réaliste du merveilleux talent de l'artiste. Plein d'une ardeur retrouvée, il retourne à Paris où bientôt sa notoriété éclate. L'Académie royale l'accueille ; les marchands disputent ses tableaux à Gersaint dont il a peint l'enseigne ; on le recherche. Un autre aurait sans doute profité de la vogue, exploité un genre qui s'annonçait capable de procurer des profits immédiats, usé de ses puissantes et illustres relations. Point Watteau. Il n'œuvre pas pour le présent, mais pour l'éternité. Et s'il se hâte, c'est qu'il devine ses jours comptés.

D'ailleurs sa perpétuelle mobilité de goûts et son esprit capricieux ne laissent point de lui nuire. Il reste d'un cœur instable et sauvage, d'une âme morose et tentée par l'inconnu. « Nul plus que lui, — écrit M. Edmond Pilon qui a consacré et résumé en un livre capital les travaux antérieurs sur Watteau, — nul plus que lui n'aima le changement dans les logis et dans les personnes. Pour les logis, il en eut de toutes

sortes et, dès qu'il fut à Paris, dans tous les quartiers. Sa versatilité l'empêchait de s'attacher à aucun. Il méprisait complètement l'opulence, et se trouvait également satisfait dans le grenier de son barbouilleur du Pont-Notre-Dame ou près du pauvre Vleughels (un brave homme de ses pays) que dans le palais du Luxembourg ou chez le riche Crozat » (1).

Sa vie, a dit de son côté Michelet, « fut un incessant départ, un vouloir, un commencement ». Rien de plus exact et de plus significatif, en somme, de la manière de Watteau. De lui persistent dans la mémoire, bien au-dessus des peintures militaires, des figures de différents caractères, des dessins et sanguines où se montre un Watteau familial ou rustique auquel le Watteau aristocratique fait un peu tort, la vision des personnages de comédie ou des pèlerins de fantaisie en partance vers îles de rêve et des couples prêts à l'embarquement pour une Cythère idéale :

*Les gondoles sont là, fragiles et cambrées
Sur l'eau dormeuse et sourde aux enlacs mourants,
Les gondoles qui font, de roses encombrées,
Pleurer leurs rames d'or sur les flots odorants (2).*

Et c'est davantage à « l'Embarquement pour Cythère » du Palais Royal de Berlin qu'à celui du Louvre que je songe ici.

Watteau a vécu dans un monde irréel, un monde de pastorale et de bergerie enrubannée, chaste de mœurs et innocent dans l'expression qu'il a donnée de la femme, grave en dépit de la frivolité apparente des sujets. Qu'on songe que cet homme a passé parmi les débauches et les scandales du XVIII^e siècle sans en être sali, sans perdre le velouté de son âme. C'est une sorte de berger vêtu de soie, tendre et candide. Il ressemble à son *Gilles* au visage sans passions, à son *Indifférent* qui s'en va, en manteau zinzolin, les regards au ciel, touchant à peine terre de ses pieds chaussés de satin. Il est de coutume, à ce propos, de répéter après Albert Samain :

*L'Indifférent, oh ! las d'Agnès et de Lucile,
Sur la scène, d'un geste adorable et gracile,
Du bout de ses doigts fins sème un peu de son cœur (3).*

Cette interprétation n'est point exacte. M. Edmond Pilon a expliqué que cette pose est tout simplement celle d'un lanceur de diabolo à la corde invisible. En effet, lorsqu'on a sorti le tableau de son cadre, afin de le photographier, on a découvert, mince point tournoyant à hauteur des arbres du décor, la toupie aérienne que le joueur attend. La remarque a du piquant.

M. Edmond Pilon observe encore fort justement que la fraîcheur de coloris de la plupart des toiles de Watteau s'est considérablement atténuée. Il est difficile aujourd'hui d'avoir une idée exacte de la couleur primitive. Tel est le cas, notamment de *l'Intérieur de parc* du Musée de Lille, qui a beaucoup « poussé au noir ».

A l'automne de 1719, Antoine Watteau se rend en Angleterre. « Il coucha une nuit à Calais, à l'auberge du Dessein ou à celle du Lion d'Or, la même où l'abbé Prévost viendra avec des Grioux » (4). Watteau ne va pas à Londres pour le seul plaisir du voyage, mais bien pour y consulter le fameux docteur Maid. Celui-ci n'était pas qu'un chirurgien réputé; c'était en outre un amateur d'art qui contribua à répandre parmi la haute société britannique les œuvres de son client. De là vient que tant de tableaux de Watteau se trouvent dans les galeries d'outre-Manche. Maid ne guérit point l'artiste. Pendant ce séjour, l'état du pauvre malade ne fit qu'empirer et, gêné par les brouillards de l'île, tourmenté de spleen et de nostalgie, le poitrinaire regrette le ciel adouci et l'atmosphère tempérée de l'Île de France.

Il rentre à Paris après moins d'un an d'absence, courbé, frileux en plein été, amaigri et triste et la poitrine saccagée par la toux. Il s'épuise cependant à travailler nerveusement et, pris soudain de scrupules religieux, il détruit certaines œuvres qu'il estime offensantes pour la morale et peint en esprit de contrition, jusqu'à son dernier moment, des saintes Familles et un Christ en croix.

Son âme amoureuse n'était cependant qu'endormie. Elle allait revivre transposée

(1) EDMOND PILON ; *Watteau et son Ecole* (Bruxelles, Librairie d'art G. Van Oest, 1911).

(2) ALBERT SAMAIN : *Au Jardin de l'Infante* (Invitation).

(3) ALBERT SAMAIN : *Au Jardin de l'Infante* (L'Indifférent).

(4) EDMOND PILON ; *loc. cit.*

dans l'âme exquise et tendre de deux poètes qui avaient avec lui des affinités septentrionales de tempérament : Verlaine et Samain.

Dans les *Fêtes galantes* où Arlequin et Colombine pirouettent et où divague un abbé musqué, dans *Les Uns et les Autres* où, par une fin d'après-midi d'été, en un parc à souhait pour ses évolutions gracieuses, une nombreuse compagnie d'hommes et de femmes est groupée autour d'un chanteur costumé en Mezzetin qui s'accompagne d'une guitare, l'âme de Watteau est présente. Verlaine connaissait-il, en reproduction du moins, le tableau du Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg? Divination plutôt. Mais ce sont les attitudes confidentielles de Watteau qu'il évoque derrière les jolies et mignardises des poèmes et de la comédie. Avec en plus cependant une pointe de grivoiserie.

Samain surtout est le frère intellectuel — et plus sensuel, — de Watteau. Il en a hérité le don de volupté légère et caressante, le sens du flou et des demi-teintes, la mélancolie délicate la sensibilité spiritualisée et attendrie. Chez lui aussi,

*Unis d'une double étreinte
Les Amants rôdent, sans crainte
Aux détours du labyrinthe
Secret.*

*Sur le jardin diaphane
Un demi-silence plane
Où toute rumeur profane
Mourrait.*

*C'est la Divine Journée
Par le songe promenée,
Sur l'herbe comme fanée
Un peu...*

*Du ciel flotte sur la terre,
Et, dans le soir solitaire,
L'Angelus tinte à Cythère
Là-bas (1).*

C'est plus qu'une influence passagère, mieux qu'un ensorcellement momentané ou qu'un ravissement éphémère de ce poète-ci en présence des grâces de Watteau. C'est le même travail sentimental et, dans des domaines différents, la même façon de voir, de comprendre, de sentir, élégante, fiévreuse, malade aussi dans son expression où l'amour n'est qu'un désir et la tendresse un soupir :

*Au-dessus des grands bois profonds
L'étoile du berger s'allume
Groupes sur l'herbe dans la brume
Pizzicati des violons...
Entre les mains, les mains s'attardent,
Le ciel où les amants regardent
Laisse un reflet rose dans l'eau ;
Et dans la clairière indécise
Que la nuit proche idéalise
Passe, entre Estelle et Cydalise,
L'ombre amoureuse de Watteau...*

*Les Pèlerins s'en vont au pays idéal,
La galère dorée abandonnée la rive
Et l'amante à la proue écoute au loin, pensive,
Une flûte mourir dans le soir de cristal (2).*

Champs Elysées des cœurs épris! Fiançailles de la mélancolie à la divine douceur des choses! En ces musiques distantes se rejoignent et s'expriment délicieusement, à travers Verlaine, la poésie du peintre Watteau et la vision picturale de Samain, le prestigieux rêveur des jardins enchantés.

LÉON BOCQUET.

(1) ALBERT SAMAIN : *Au Jardin de l'Infante* (l'île fortunée).

(2) ALBERT SAMAIN : *Le Chariot d'or*.